

que y alla de son petit sermon sur les tristes conséquences de l'ostentation et du luxe pour ceux qui n'ont pas le sou, ajoutant que la paroisse se faisait un devoir d'aider les enfants indigents et terminant par des félicitations à l'adresse de Z. sur sa générosité et sa fermeté de caractère, en rendant à X, le grand service de ne pas lui prêter la somme demandée.

Tandis que, vaguement, ce très orthodoxe langage arrivait jusqu'à mon oreille, je songeais que dans la Sainte Trinité, la charité doit être l'apanage seul de Jésus et que le Saint-Esprit ne doit rien avoir à faire avec elle.

Je me disais aussi qu'il était sept heures et qu'à huit tous les magasins seraient fermés. Je faisais mentalement les calculs les plus compliqués quant à la durée probable du festin et à la somme que je pouvais posséder en poche. Et la pensée du malheureux père continuant son atroce chemin de croix, pour essayer d'éviter — en ce jour qui éclaire toute la vie d'un rayon venu du ciel — une humiliation à cette petite âme blanche, encore si complètement éloignée des affres de la lutte pour le pain, me torturait.

Enfin, on passa au salon. Perplexe, j'avais de folles envies de gagner la porte, lorsque ma cousine vint à moi et comme la chose la plus naturelle du monde, me dit: "Tu as ce qu'il te faut? Bien, sauve-toi tout de suite. Tu n'auras pas de café ce soir, tiens, voici pour t'en tenir lieu." Et sa main effleura ma joue. Cette caresse que souvent j'avais jalouée à son pur-sang me remplit d'allégresse, et, tandis que sous l'averse, je tâchais de découvrir le sapin classique du bonhomme dans ma situation, une joyeuse sarabande tournoyait en mon for intérieur...

Quand j'arrivai chez X. et que je lui expliquai d'un mot le but de ma visite, il me serra la main en me disant: "trop tard!" (me ferez-vous l'amitié de croire que si je n'étais pas arrivé trop tard, tout ce qui précéderait ne figurerait pas dans la présente épître?).

Donc, il était trop tard; et voici pourquoi. En quittant l'hôtel de Z., X. le cœur navré mais pourtant décidé à vider jusqu'à la lie ce calice des défections de tous ses amis d'enfance, se dirigeait vers la demeure d'un dixième lâcheur, lorsqu'il se trouva nez à nez avec Y. un ancien copain du régiment qu'il n'avait pas revu dix fois en quinze ans. Non, qu'il ne l'estimât beaucoup, mais quoi? c'était un simple ouvrier typographe, intelligent, instruit et bon il est vrai, mais dont il était difficile au comte de X. de faire sa société habituelle.

On échangea quelques brèves paroles et l'ouvrier, un peu avec ses yeux, beaucoup avec son cœur, devina la détresse de son vieux camarade de chambrée. Il le pressa de questions. Le pénible aveu fait, y réfléchit une minute et dit tristement: "Deux cents francs! je ne les ai pas ce soir, mais attendez un instant; je monte chez moi parler de la chose à ma femme. Je comprends bien que votre fils ne peut pas faire sa première communion à aussi peu de frais qu'un des nôtres."

L'instant fut court. Y. portant un paquet, revint courant et cria en passant: "Allez rassurer la comtesse, je vous porterai la somme dans un quart d'heure." Il fut exact.

Voici ce que sa charité biblique avait imaginé: engager au Mont-de-Piété ce qu'ils possédaient de plus précieux et essayer d'en tirer deux cents francs. Bagues, chaînes et montres entrèrent dans le paquet, et la belle pendule, surprise de fête, produisit de longues économies de "mère" et le chapelet et les boucles d'oreilles de Luce, première communicante de l'année précédente, et la "Vie de Gutenberg" et l'édition de Molière orgueil du typographe. Ah! c'est que "ma tante" ne prête pas lourd sur la bijouterie des humbles et sur les choses qui ne sont précieuses que pour eux.

Vous comprenez, maintenant, pourquoi j'étais arrivé trop tard; pourquoi à ce moment-là, l'heureuse manne courait acheter le nécessaire, pourquoi X. avait des larmes pleines

les yeux, pourquoi je dus m'essuyer les joues moi-même, pourquoi Maurice eut une montre, de bons habits, un beau livre, un beau cierge, pourquoi il put mettre un écu à la quête, pourquoi ses parents et lui eurent une voiture pour aller à l'église, pourquoi le classique dîner put avoir lieu, pourquoi Maurice ne se douta de rien, pourquoi enfin le nom de X. ne fut pas humilié.

Il y a quinze ans de cela. Le comte est sorti de ses embarras, son fils est officier dans le régiment de mon frère et sait tout aujourd'hui.

De Z. est mort, Y. est mort, ma Marinette ("sa cousine"), est morte. De Z. était un bon catholique et est mort tel, on lui a fait de somptueuses funérailles, lui, en retour, a légué la somme énorme au Denier de Saint-Pierre. Ma cousine a vécu en femme chrétienne. L'ouvrier typographe, est mort après avoir peiné et lutté pour l'existence des siens. Eh! bien, mon amie, dites-moi que je fais mal, si telle est votre opinion, mais je prie tous les jours pour de Z., tous les jours pour celle que j'ai tant adorée, et je n'ai jamais dit un mot pour le bon Typographe!

C'est que j'ai toujours pensé que dans le Paradis, où le Jésus de l'Evangile y préside, de tout temps une place devait lui avoir été réservée, sur le degré situé immédiatement au-dessous de celui occupé par le Bon Samaritain.

Et si saint Pierre n'a pas fait sa plus belle révérence pour accueillir cette belle âme montée là-haut d'un trait, c'est que sûrement le céleste concierge se ressent encore de son manque d'éducation première.....

B. de C.

Une jolie femme l'en connu dans Paris, madame A., disait en parlant d'un écrivain agressif, s'il en fût jamais:

—Il fait un si mauvais usage de son esprit qu'on devrait le lui arracher comme on arrache aux officiers indignes leurs épaulettes!

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tel. Bell Est 4106.

Montréal.